

# OUVERTURE

Jackie PIGEAUD

Je ne sais pas pourquoi, mais quand j'entends le mot de voyage, je pense à la mer. Je ne suis pas marin, et pourtant :

Et puis de nouveau l'amarre larguée, un coup de timbre aux machines, le break-water que l'on double, et sous mes pieds,  
De nouveau la dilatation de la houle<sup>1</sup> !

Je n'ai pas beaucoup navigué. Mais il suffit d'un coup de rame pour éloigner la barque du bord de la rivière. La sensation est la même. Alors c'est un monde nouveau qui s'ouvre. Alors la barque brise la forêt dans le miroir de l'eau. Alors Virgile est tout proche et la plus belle promenade en bateau. Énée et ses compagnons remontent le Tibre :

... le sapin luisant glisse sur les fonds ; les ondes, elles aussi admirent, le bois surpris admire les boucliers des hommes qui brillent au loin sur le fleuve, les carènes peintes qui passent. Eux travaillent à la rame la nuit, le jour, ils franchissent de longs méandres, sous le couvert d'arbres de tous feuillages, sur la surface calme ils fendent de vertes forêts<sup>2</sup>.

Ô voyageurs superbes ; vous reveniez avec de l'or et la vérole ; mais surtout vous rapportiez des herbes et des épices, et vous avez donné au Vieux Monde une saveur nouvelle. Et vous aviez aussi de vrais remèdes dans vos poches, l'*ipecacuana* par exemple.

L'histoire de l'*ipecacuana*. vaut la peine d'être contée. Elle est très compliquée, écrit Grmek que je cite ici<sup>3</sup>, et Leibniz s'y intéressa.

Sans doute les Indiens du Brésil avaient été les premiers à se servir de l'*ipecacuana*, pour combattre le flux de ventre chronique, c'est-à-dire, pour s'exprimer en termes modernes, la dysenterie amibienne. En 1648, le médecin voyageur Willem Piso (env. 1611-1678) avait mentionné les vertus de la racine de l'*ipecacuana*, et, sur sa recommandation, le médecin français Le Gras avait apporté en Europe, vers 1672,

les premiers échantillons de cette drogue. La valeur de la « racine du Brésil » fut d'abord méconnue. On doit sa brusque renommée aux efforts d'un droguiste parisien nommé Grenier et d'un praticien sans diplôme qui était venu de Hollande à Paris pour y faire fortune en débitant des « remèdes secrets » et dont le petit-fils sera le célèbre philosophe Helvétius. Vers 1681, ce Jean-Adrien Helvétius (1661-1727) placarde dans les rues de Paris des affiches faisant savoir qu'après « une longue recherche et des profondes méditations », il a découvert un arcane contre les diarrhées sanglantes et qu'il l'administre à un « prix raisonnable » aux malades. Le dauphin ayant été dans le même temps atteint de dysenterie, Helvétius fut appelé à son chevet et réussit à le guérir. Louis XIV prit donc la défense du charlatan et le gratifia de mille louis d'or pour qu'il rendit publique la recette de sa poudre miraculeuse. On apprit ainsi que c'était la racine d'*ipecacuana*<sup>4</sup>.

Magnifique mélange d'aventures, des rêves de mer et de tempêtes, des paysages de la forêt brésilienne aux misérables calculs d'un boutiquier parisien qui parachève la découverte ! Il faut aimer les digressions.

Médecins périodeutes de l'Antiquité, médecins voyageurs, médecins navigants chers au professeur Kerneis à Nantes, leur histoire est rude et passionnante. Je pense à Ten Rhijne, à Prosper Alpin, entre bien d'autres. Ten Rhijne, par exemple, qui né à Deventer devint médecin de la compagnie des Indes, visita le cap de Bonne-Espérance, enseigna la médecine à Batavia, explora les îles de la Sonde, guérit l'empereur du Japon et fut nommé son médecin, revint en Europe et écrivit le premier essai médical sur l'acupuncture<sup>5</sup>.

Ce que j'aime avant tout, dans les voyages, qu'ils soient réels ou imaginaires, c'est la question des passages. Je cite toujours la belle lettre du Dr Tulp – celui-là même que Rembrandt a peint en sa *Leçon d'Anatomie* –, adressée à son fils, et qui ouvre ses *Observationes*, car c'est l'esprit même de cette époque qu'il exprime<sup>6</sup>. Observer, pour lui, c'est observer la chose rare, digne d'être notée et transmise avec la mission de servir, si les choses se peuvent, de passage pour les autres. La métaphore filée du péril, des rochers menaçant la navigation, des dangers de l'Euripe, est, bien entendu, convenue. Mais il ne faut pas qu'elle nous masque la comparaison avec les Géographes. Ces *Observations* « contiennent beaucoup de choses qui, pour être éloignées de l'usage commun, n'en sont pas moins tout à fait véridiques. Et elles ne seront pas moins utiles aux médecins, qu'aux géographes les Amériques, ou le détroit de Magellan [...]. Vaste et immense la mer où nous naviguons. Et il y a autant de gués que de maladies ; et les rochers sont aussi nombreux que les cibles (*Et tam frequentes scopuli quam scopi*). Il faut noter les passages, suivre avec soin les voies étroites que les Palinures ont découvertes ».

Mais faut-il vraiment qu'un voyage fût utile en drogues ou en richesses ? On voyageait beaucoup dans ces temps-là, pour apprendre, pour connaître, pour

admirer. Tout les intéressait : la botanique, la faune, les hommes, le climat, les minéraux... Les explications venaient après. Maintenant ne viennent-elles pas trop vite? Personne n'est sans savoir que l'homme a mis un pied sur la lune. On l'a vu. Est-ce pour autant vrai pour chacun? Quelques jours après le premier pas, un de nos voisins vint nous voir, furieux. Nous étions dans l'arrière-pays de Bandol. « Pour qui nous prennent-ils, disait cet homme de bonne foi. Ils ont montré des pierres. Je les ai reconnues. Je les ai vues à la Sainte-Baume. Ça a été tourné à la Sainte-Baume. » Il ne fallait pas l'en faire démordre. Après tout ne raisonnait-il pas en vrai scientifique en exerçant son doute? Évidemment il avait l'analogie assez facile, dont on sait que c'est la forme dangereuse du raisonnement. Mais cet homme aurait pu être disciple d'Épicure. Et naturellement le paradigme des voyages imaginaires se trouve dans les *Histoires vraies* de Lucien.

Au deuxième siècle de notre ère, Lucien de Samosate composa une Histoire véridique où l'on trouve, entre autres merveilles, une description des Sélénites, lesquels (selon le savant historien) filent et tissent les métaux et le verre, enlèvent et remettent leurs yeux, boivent du jus d'air ou de l'extrait d'air. Au début du xv<sup>e</sup> siècle, l'Arioste imagine qu'un paladin découvre sur la lune tout ce qui a été perdu sur la Terre, les larmes et les soupirs des amants, le temps gaspillé au jeu, les projets inutiles et les désirs assouvis. Au xvii<sup>e</sup> siècle, Kepler rédigea un *Somnium Astronomicum* qui feint d'être la description d'un livre lu en rêve... Entre le premier et le deuxième voyage mille trois cents années se sont écoulées et, entre le deuxième et le troisième, une centaine; les deux premiers sont néanmoins des inventions gratuites et libres alors que le troisième voyage est comme alourdi par son souci de vraisemblance. La raison en est évidente. Alors que pour Lucien et l'Arioste, un voyage dans la lune était un archétype de l'impossible, comme pour le latin le cygne noir, c'était déjà pour Kepler une chose envisageable comme elle l'est pour nous.

Ces mots sont de Borgès, qui les écrit comme préface aux *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury (1955)<sup>7</sup>.

Borgès ne cite pas Cyrano, et c'est de lui que je voudrais parler un peu. Évidemment il y a chez lui un socle antique. Dans la préface de l'édition posthume de 1657, Le Bret rappelle que « Héraclite a soutenu qu'elle [la lune] était une terre entourée de brouillards, Xénophane qu'elle était habitable, Anaxagore qu'elle avait des collines, des vallées, des forêts, des maisons, des rivières et des mers; et Lucien, qu'il y avait vu des hommes avec lesquels il avait conversé et fait la guerre contre les habitants du soleil : ce qu'il conte toutefois avec moins de vraisemblance et de gentillesse d'imagination que M. de Bergerac [...]. Enfin le père de Mersenne [...] a douté si la lune n'est pas une terre, à cause des eaux qu'il y remarquait<sup>8</sup>... » Pour ajouter aux autorités, écrit-il : « Je dis que le démon dont il se fait servir si utilement pendant son séjour dans la lune n'est pas une chose inouïe, puisque

Thalès et Héraclite ont dit que le monde en était rempli, outre ce qu'on a publié de ceux de Socrate, de Dion, de Brutus [...]. La pluralité des mondes est appuyée sur le sentiment de Démocrite [...]; de même que l'infini des petits corps ou atomes dont il a discoursu après ce philosophe, Épicure et Lucrèce. » Pour le mouvement de la terre, il y a Pythagore, Philolaus, Aristarque et évidemment Copernic<sup>9</sup>.

On voit que le préfacier entend fonder à la fois sur l'autorité des Anciens et des Modernes la vraisemblance de ce qu'il appelle lui-même la chimère de Cyrano, de celui que Pintard appelle « un étrange fou<sup>10</sup> ». « Disciple à la fois génial et dangereux » de Gassendi, dit encore Pintard, il « panache » de « ses rêveries bizarres » les idées du Maître.

Cyrano, n'en doutons pas, est pour Pintard un sélénite et même un lunatique, au double sens du terme; et son jugement, comme le note quelque part Madeleine Alcover, ressemble parfois à des invectives. Consentir au merveilleux est une des grâces des voyages.

Il ne m'est pas possible ici de rentrer dans ce monde fabuleux, étrange, ni de pénétrer dans les arcanes du langage sélénite. Chez Cyrano aussi l'on parle un langage musical<sup>11</sup>.

J'ai toujours trouvé le *Voyage autour de ma chambre* un tissu d'inéptie. En revanche je crois à la vertu des voyages dans un espace réduit, mais peuplé, hanté d'imaginaire. C'est le rôle du jardin, que nous avons étudié jadis. On sait qu'au XIX<sup>e</sup> siècle on préconisait le voyage comme cure de la folie. Ainsi les gens riches payaient-ils un jeune aliéniste qui accompagnait le malade en Orient ou ailleurs. La cure par les voyages avait d'ailleurs été recommandée par Celse : « *In insania regiones mutare debere aegros, et si mens redit, annua peregrinatione esse jactandos* » (III, 18, 23). Pour les moins riches, on remplacera le voyage par le jardin à l'abri de l'asile. Horizon, paysage... un effet de dépaysement. L'effet recherché pour les riches par les voyages thérapeutiques est obtenu ici à « moindre frais<sup>12</sup> ». D'où « l'importance du jardinier : dans les premières années de l'asile, il était le second de la hiérarchie après le médecin-directeur. À Sainte-Anne il était logé près de l'inspecteur du Service des Aliénés » (*ibid.*).

Mais de toutes les clôtures c'est la bibliothèque que je préfère, où il faut se frayer des passages, dans tous les sens du terme, à travers les livres. Voyages programmés certes, assez souvent. Mais voyages imprévus, débouchés superbes parfois! Cela dépend de la forme; il y a des jours où l'on ne quitte pas la côte, des jours de cabotage. Il y a des tempêtes et des dérives, des angoisses. Et puis il y a le hasard. Toute la topique des voyages.

Dans ce livre je souhaite au lecteur « bon vent! » Nous avons voyagé de conserve, et ce furent d'autres belles journées de ces Entretiens.

## NOTES

- 1 Paul CLAUDEL, « Deuxième Ode », *L'Esprit et l'eau*.
- 2 VIRGILE, *Enéide*, VIII, v. 91-96, traduction J. PERRET, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- 3 Mirko GRMEK, « Leibniz et la médecine », dans *La Première révolution biologique*, Paris, Payot, 1990, p. 267.
- 4 HELVÉTIUS, *Remèdes*, 1688.
- 5 Wilhelm TEN RHIJNE, *Dissertatio de arthritide : mantissa schematica de acupunctura et orationes tres de chymiae et botaniae antiquitate et dignitate, de physionomia et de monstris*, Londres, La Hague, Leipzig, 1683. Cf. Robert W. CARRUBBA et John. Z. BOWERS, *The Western World's First Detailed Treatise on Acupuncture : Willem Ten Rhijne's De Acupunctura...* ; CARRUBBA et BOWERS, *J. Hist. Med. Allied Sci.*, XXIX, 1974, p. 371-398.
- 6 *Observationes medicae*. La première édition est de 1641, en trois livres. Suivent les éditions de 1652, 1672 (en quatre livres), 1716, 1739... « *Consul Amstelredamensis* ».
- 7 Jorge Luis BORGES, *Livre de Préfaces* suivi de *Essai d'autobiographie*, Paris, Gallimard, 1980, p. 31.
- 8 Cyrano DE BERGERAC, *Les États et empires de la lune et du soleil*, éd. crit. par Madeleine ALCOVER Paris, Champion, 2004, p. 481. Le Bret trouve le procédé de Cyrano plus astucieux que le navire volant de Lucien (p. 9-11). « Je m'étais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, et la chaleur du ciel qui les attirait m'éleva si haut... » Dans le deuxième procédé la lune suce la moelle des os dont il s'est barbouillé le corps (p. 31).
- 9 *Op. cit.*, p. 492.
- 10 René PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1943 ; Slatkine, 1983, p. 329.
- 11 Je me permets de renvoyer à mon article « Sélénites et Lunatiques », dans « *Il sole e la luna* », *Micrologus*, XII, 2004, p. 217-238.
- 12 Cf. M. A. CRAPLET, *Panorama de l'Asile. Mémoire pour le certificat d'études spéciales de psychiatrie*, université Pierre et Marie Curie, exemplaire dactylographié, 1981, p. 44.